



Soulé Bastien, Reynier Véronique

Apprivoiser le risque et renforcer la reconnaissance subculturelle : les usages de l'humour dans les snowparks

Pour citer l'article

Soulé Bastien, Reynier Véronique, « Apprivoiser le risque et renforcer la reconnaissance subculturelle : les usages de l'humour dans les snowparks », dans *revue $\dot{\iota}$ Interrogations ?*, N° 35 - De la création à la contestation : délimiter les sports alternatifs, décembre 2022 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Apprivoiser-le-risque-et-renforcer> (Consulté le 20 juin 2024).

ISSN 1778-3747

Tous les textes et documents disponibles sur ce site sont, sauf mention contraire, protégés par la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France](#).



Résumé

Omniprésentes en *snowpark*, les chutes revêtent pour la plupart un caractère burlesque ouvrant la possibilité d'innombrables railleries. Pourtant, ce comique de la situation est loin d'être systématiquement et uniformément exploité. Inscrit dans une perspective interactionniste, cet article montre que la moquerie, ciblant notamment les *outsiders*, est certes présente, mais que le registre privilégié au sein des collectifs d'habitues des *snowparks* s'apparente plutôt à des taquinerie entre-soi. Ces dernières ont un sens spécifique au sein de la subculture des *freestylers*, entre stimulation ludique, relativisation de la douleur et encouragement à dépasser d'éventuelles appréhensions. En dépit de la transgression et de l'outrance qui caractérisent, par certains égards, les lieux d'évolution acrobatique que constituent les *snowparks*, l'enjeu consistant à préserver la face des autres pratiquants demeure prégnant. Il prend des formes originales et parfois surprenantes qu'a permis de révéler un travail ethnographique combinant observations directes et entretiens.

Mots clefs :

Freestyle, humour, moquerie, *snowparks*, chute

Abstract

The falls are omnipresent in terrain parks, and most of them have a burlesque character that opens the possibility of mockery. However, this potential is far from being systematically and uniformly exploited. From an interactionist perspective, this article shows that mockery, targeting outsiders in particular, is certainly present ; but the preferred register within groups of terrain park regular users is more akin to teasing among themselves. The latter have a specific meaning within the freestylers' subculture, between playful stimulation, relativization of pain and encouragement to overcome apprehension. In spite of the transgression and excess that characterize, in certain respects, the terrain parks, preserving the face of the other practitioners remains a prevalent stake. It takes on original and sometimes surprising forms that an ethnographic study combining direct observations and interviews has made it possible to reveal.

Key words

Humour, freestyle, mockery, terrain parks, fall

Introduction

Même s'ils n'occupent qu'un espace restreint au sein des domaines skiables des stations de montagne, les *snowparks* constituent des lieux singuliers à plusieurs égards. Ils s'inscrivent dans une logique *park and play* qui tranche avec l'enchaînement de diverses montées et descentes classiquement associé aux sports d'hiver. On y privilégie des figures acrobatiques variées, parfois spectaculaires, lors de *runs* brefs et intenses qui sont livrés au jugement à la fois technique et esthétique des autres pratiquants (Hugedet, Marsac, 2020). L'appropriation des *snowparks* se joue par ailleurs des temporalités classiques de la station, les habitués prolongeant leur présence en dehors des heures d'ouverture des domaines skiables (lors de moments conviviaux et rassemblements festifs). Le *spot* est ainsi investi à la fois pour ses potentialités acrobatiques et comme lieu de vie. Outre la spatialité et la temporalité, le sens des pratiques se trouve également altéré (place accordée au jeu, à la gestuelle et à la créativité) au regard des modalités ayant jusqu'alors structuré la pratique des sports d'hiver (Bourdeau, 2008).

La chute, et son corollaire, la blessure, sont indissociables de la pratique en *snowpark*. La littérature scientifique se focalise, à ce propos, sur l'accidentologie (Brooks *et al.*, 2010 ; Reynier *et al.*, 2020), et, dans une moindre mesure, les rapports au risque des usagers de ces espaces (Reynier *et al.*, 2022). Tomber ne saurait être considéré comme un échec, ni même comme un événement tant la chute fait partie du jeu et s'avère constitutive de l'engagement corporel en *freestyle* [1], comme Corneloup (1997) l'a montré à propos de l'acceptation du « vol » en escalade libre. Dans cet article, nous proposons de décaler le regard vers le potentiel comique de ces chutes, à ce jour peu investigué. La fréquentation des *snowparks* revêt un caractère à la fois spectaculaire, risqué et ludique, générant son lot de situations dramatiques, mais aussi, bien plus fréquemment, drôles et propices à l'amusement. Nous nous intéresserons aux soubassements culturels qui façonnent ces dernières, matérialisées par les éclats de rire et plaisanteries relativement fréquents en *snowpark*. De qui s'amuse-t-on, dans quelles circonstances et en compagnie de qui ? Qu'est-ce qui n'est pas

risible ? Qui peut se permettre de « chamber » et quelle est la teneur des différentes formes humoristiques qui se jouent en *snowpark* ? Il s'agit, à travers une attention portée aux interactions spécifiques qui se nouent autour de ces saynètes récurrentes, de s'emparer du rire comme moyen heuristique de saisie d'enjeux profonds et complexes (Lestrelin, 2020) ; en d'autres termes, de prendre l'humour au sérieux, en dépit de ses airs anodins.

Après une contextualisation culturelle, démographique et accidentologique, nous traiterons des dynamiques interactionnelles propres aux *snowparks*. Nous aborderons ensuite la manière dont l'humour a été analysé dans la littérature en sociologie et anthropologie du sport, puis présenterons la méthodologie du travail entrepris. Enfin, les enjeux relatifs aux railleries et le sens qu'elles revêtent seront déclinés autour de six axes : ambiance et excitation, subversion, relativisation des enjeux corporels, dénégation de la douleur, dynamiques d'inclusion/exclusion et acceptation des moqueries. Pour chacun d'eux, l'interprétation mobilisera des travaux de sciences sociales ayant pour objets le rire et l'humour.

La pratique du freestyle en snowpark : l'aboutissement d'un processus contre-culturel

Apparu en France dans les années 1970, le *snowboard* est alors considéré comme une pratique alternative et distinctive (Rinehart, Sydnor, 2003). Privilégiant la recherche de sensations et l'hédonisme, sa pratique s'oppose à celle du ski alpin, considérée comme rigide, cadrée et excluant la créativité (Reynier, Chantelat, 2005 ; Wheaton, Beal, 2003). Dans les années 1990, la diffusion du *snowboard*, très large, le consacre comme étendard de la contre-culture au sein des stations de sports d'hiver. Il va dès lors être rattrapé par un processus de massification, de « sportivisation » et de commercialisation (Heino, 2000 ; Humphreys, 1997). C'est en opposition à cette normalisation du *snowboard* que le *freestyle* s'est développé, dès la fin des années 1980, en référence à la culture urbaine. Les *freestylers* privilégient la réalisation de figures acrobatiques jugées sur leur difficulté technique, leur enchaînement, le risque associé et leur caractère spectaculaire (Vermeir, Reynier, 2008). Afin de pouvoir s'adonner à cette forme de pratique, ils façonnent des tremplins et bosses entre les pistes ou en bordure de celles-ci. Tolérés pendant quelques années, ces modelages de fortune ont fini par faire l'objet d'un certain interventionnisme de la part des gestionnaires des domaines skiables, au cours des années 1990 (pour résoudre des problèmes de sécurité, mais aussi agir face au sentiment d'insécurité largement répandu chez de nombreux skieurs).

Finalement, deux tendances se sont combinées pour aboutir à la création des premiers *snowparks*. Tout d'abord, le développement de pratiques de détournement et de contournement des espaces aménagés (Bourdeau, Lebreton, 2013), à l'origine de comportements alternatifs aux lisières du domaine skiable (Reynier, Chantelat, 2005). Ensuite, une volonté fréquente de regrouper les snowboardeurs à l'écart des pistes, afin de minimiser leur présence sur le reste du domaine skiable, jugée perturbatrice et accidentogène. Avant d'être considéré comme un atout en termes de *marketing* territorial, aménager des *snowparks* sert donc surtout à « parquer » ces snowboardeurs supposés dangereux. Initialement construits en retrait du cœur des stations et de leurs fronts de neige, les *snowparks* sont désormais pour la plupart implantés sur des secteurs centraux et/ou faciles d'accès. Ils sont devenus des lieux plébiscités et constituent des vitrines pour les stations.

Fréquentation et accidentologie des snowparks

En France, la moyenne d'âge des pratiquants en *snowpark* est de 20 ans et la moitié d'entre eux ont moins de 18 ans (Reynier *et al.*, 2018). Quatre-vingt-dix pourcents des personnes empruntant les modules [2] sont des hommes (Reynier *et al.*, 2018), alors que les deux sexes sont représentés à part égale sur le reste des domaines skiables (Vermeir, Reynier, 2008). Les *snowparks* sont donc des espaces masculins et juvéniles. Leurs utilisateurs résident pour la plupart dans des départements de montagne et sont très largement issus des classes sociales favorisées.

On se rend en *snowpark* essentiellement pour s'adonner à des sauts. Le niveau moyen (correspondant à la capacité à effectuer des sauts d'une rotation, ou des sauts en ligne droite de grande amplitude) est le plus représenté (44%) ; suivent les débutants (petits sauts en ligne droite et/ou pratique sur des rails relativement larges), les confirmés (sauts à rotations multiples sur un seul axe) et les experts (effectuant plusieurs rotations sur plusieurs axes). Les pratiquants de niveau expert et confirmé sont aussi attirés par l'ambiance spécifique qui règne en *snowpark*, alors que les débutants entendent surtout découvrir des façons moins routinières (plus ludiques et grisantes) de pratiquer les sports d'hiver, tout en observant les autres. L'intérêt pour le côté

convivial de ces espaces croît au fur et à mesure que l'expertise augmente. Les spécificités de l'engagement corporel des pratiquants du *freestyle* en *snowpark* peuvent être résumées en quelques points : ambition de maîtrise technique, doublée d'une recherche esthétique et artistique de la performance ; importance de la mise en scène et du regard de l'autre ; quête de sensations et de vécu expérientiel (Reynier *et al.*, 2019).

La majorité des personnes pratiquant en *snowpark* n'hésite pas à se confronter à des modules de difficulté importante. Le taux de victimes d'accidents y est très élevé : en France, 83% des experts déclarent s'être déjà blessés, contre 70% des confirmés, 50% des intermédiaires et 20% des débutants (Reynier *et al.*, 2020). Un cinquième de l'ensemble des pratiquants s'est blessé au cours du seul hiver précédent (et jusqu'à 37% chez les experts). Du reste, un grand nombre de pratiquants a déjà été accidenté à plusieurs reprises. Plus le niveau technique augmente, plus les blessures sont fréquentes : les pratiquants de niveau expert se blessent cinq fois plus que les débutants. Les plus exposés sont les experts âgés de 15 à 18 ans. Enfin, hommes et femmes se blessent dans des proportions similaires.

Des interactions denses et un sentiment de communauté

Outre des terrains de jeux façonnés pour créer un potentiel acrobatique, les *snowparks* sont aussi des lieux de vie à part entière, marqués par une organisation sociale et culturelle qui les situe en marge des normes traditionnelles des stations. Plus ludiques, ils constituent des espaces aux usages multiples : l'intensité des interactions sociales et l'ambiance spécifique qui y règnent contribuent à leur attractivité, qu'il s'agisse d'enchaîner les *runs*, d'observer, de commenter, de se jauger mutuellement ou de *chiller* [3].

Le succès des *snowparks* tient aussi à l'aménagement jusqu'alors inédit en station de *cool zones*, espaces conviviaux organisés autour de la cabane des *shapers* [4] : chaises longues, tables de pique-nique, système de sonorisation, barbecues, etc. Point de ralliement des jeunes *riders* locaux, la *cool zone* symbolise l'appropriation territoriale dont les *snowparks* font l'objet. Dans ces espaces, le degré d'interconnaissance est plus marqué que dans le reste des stations, où règne un certain anonymat. Les interactions sociales y sont nettement plus denses. L'attachement au lieu passe également par l'organisation d'événements qui contribuent à l'ambiance, « à la confluence de multiples faits anodins, d'interactions de proximité, de petits hauts-lieux locaux se mixant avec des pratiques plus instituées (animations, événements, communication, etc.) (...) participant indéniablement à créer le génie ou l'esprit d'un lieu » (Corneloup *et al.*, 2005, p.9). Il y règne un sentiment communautaire adossé à une distinction entre le « nous » et les autres, et caractérisé par une transgression *soft* classiquement associée aux sports dits « alternatifs » (Rinehart, Sydnor, 2003). À titre d'exemple, si elle est loin d'être généralisée, la consommation d'alcool et de drogues douces caractérise ces espaces, en particulier lors des à-côtés de la pratique (fin de journée, pauses).





Les *snowparks* constituent des supports d'activités qui se pratiquent et se regardent dans le même mouvement ; il s'agit, fondamentalement, de voir et d'être vu. L'observation mutuelle, beaucoup plus prégnante que sur les pistes classiques, est centrale au sein de ces espaces : pour apprécier les réalisations des *freestylers*, c'est-à-dire leurs performances, au sens non seulement sportif, mais aussi esthétique et artistique (d'autant plus lorsqu'elles prennent forme avec décontraction et aisance) ; pour s'inspirer des figures des autres pratiquants, élargir son propre répertoire de *tricks*, tenter d'y apporter des variantes ou une touche d'originalité ; pour témoigner de son admiration, attribuer ou confirmer un statut d'*insider* ; pour étalonner son propre niveau, mais aussi plaisanter et rire entre soi, ou encore différencier les locaux des « touristes » [5].

Observer, c'est aussi savoir que l'on sera, en retour, observé, avec les enjeux identitaires que cela soulève. En définitive, le *snowpark* s'apparente à une scène (Goffman, 1974) où les pratiquants véhiculent une image d'eux-mêmes – leur face – en s'attachant à la valoriser au travers d'actions qui portent tout particulièrement à conséquence. Différents publics coexistent, comme Beal et Weidman (2003) l'ont observé à propos du *skateboard*, ou Donnelly et Young (1988) en escalade. Duret (2001) distingue à ce propos deux types de scènes interactives. Il y a tout d'abord les néophytes que l'on peut facilement impressionner. Sur ce type de scène à composition sociale fluctuante, sortir du lot par son courage, son aisance ou son élégance stylistique est dès lors relativement aisé. Inversement, dans la région postérieure (Goffman, 1973), les actions sont réalisées à l'intention de pratiquants expérimentés, et peuvent être à l'origine de reconnaissance subculturelle [6]. L'individu entretient dès lors avec les tiers de fréquentes relations, ce qui implique la stabilisation, voire la typification de son identité (Duret, 2001). Le groupe peut alors jouer un rôle de miroir narcissique, permettant au pratiquant de se valoriser à travers la démonstration de ses capacités techniques devant le public habituel de fins connaisseurs présent sur ce type de scène, particulièrement à même d'apprécier à leur juste valeur une performance, sa difficulté, les risques pris ou encore les possibilités d'échec. Dans pareil cas, c'est un regard d'expert qui est sollicité, particulièrement à même de décerner le respect, l'admiration, voire l'indulgence que mérite le pratiquant se frottant à des difficultés élevées (Soulé, Corneloup, 2007). Cette double-présence d'enjeux corporels et identitaires n'est pas une spécificité des *snowparks*. Elle concerne aussi le surf (Stranger, 1999), le *windsurf* (Wheaton, 2003), le *skateboard* (Beal, Weidman, 2003) ou encore l'escalade (De Léséleuc, 2004). En *snowpark*, les enjeux identitaires semblent cependant exacerbés par la jeunesse des pratiquants.

Les registres humoristiques analysés en sociologie et anthropologie du sport

Cubizolles et Duret (2006) constatent que le rire des sportifs a été beaucoup moins étudié que celui des spectateurs. Selon Bromberger (2000), le sport offre en effet un spectacle propice à la moquerie : il l'explique par la complexité technique, la place centrale de l'erreur, des ratés et maladresses, la fréquence des chutes et collisions, en partie induits par la feinte et la ruse. D'après cet anthropologue, l'humour atténue l'intensité du drame censé se jouer ; et étudier le rire permet de faire émerger les enjeux d'un match (entre célébration des siens et de son identité, d'une part, et dévalorisation des adversaires, d'autre part). En sociologie du supportérisme, Lestrelin (2020) analyse la convivialité construite dans les interactions comme un révélateur de la manière adéquate de se comporter et de participer à la vie du groupe. Les plaisanteries en situation, consistant à « chambrer » à propos, faire preuve de répartie tout en acceptant d'être l'objet de blagues (voire de pratiquer l'autodérision) constituent des attentes fortes en termes de sociabilité. L'ensemble participe, aux côtés du courage et de l'anticonformisme, de la singularité de chaque membre et de son statut dans le groupe.

Obtenir de la considération par ce biais nécessite de s'exprimer de façon percutante (Lepoutre, 1997) ; en cela, le langage constitue une performance, un acte de parole mis en spectacle et exposé au jugement des pairs (*ibid.*).

Ce « rire avec » s'accompagne généralement du « rire contre » (ceux qui ne sont pas « nous ») (Lestrelin, 2020). On peut donc « chamberer [7] » dans l'entre-soi du groupe ou du cercle d'amis, mais aussi en direction d'un public élargi et/ou de cibles qui doivent recevoir le message (Hourcade, 2021). Potentiellement conflictuelle, cette forme d'humour vise à souder le groupe. Elle peut aussi avoir pour fonction de tester les prétendants à l'entrée dans une communauté. Dans son ethnographie d'un site d'escalade, De Léséleuc (2004) montre comment les « anciens » orientent les « nouveaux » vers des itinéraires peu ou mal équipés, où les chutes sont potentiellement fréquentes, longues et effrayantes. La scène créée produit un attroupement de grimpeurs connivents qui sourient en épiaant les réactions des nouveaux venus, dont il est attendu qu'ils réagissent avec humour et bonne humeur (sous peine d'être invités à quitter la falaise). L'acceptation de ce jeu avec la chute, mais aussi l'implication dans la communauté, le partage d'un style vestimentaire et d'une esthétique de grimpe sont constitutifs d'attentes normatives élargies dont le non-respect est susceptible de déboucher sur des sanctions et remontrances. Dans d'autres subcultures sportives, comme en surf, des goûts distinctifs, des dispositions esthétiques et éthiques particulières, un argot typique, un style vestimentaire et un humour spécifiques participent aussi à la séparation entre les « vrais » et les autres (Booth, 2003). En particulier, rire des novices sert fréquemment à conforter la hiérarchie du groupe ; inversement, se moquer d'un plus ancien ou d'un meilleur que soi tend à être considéré comme de l'irrespect. Pour autant, « *le dominant peut être dénoncé pour un usage immodéré du rire lorsque par exemple au lieu de montrer sa sollicitude envers le débutant, il s'en moque publiquement* » (Cubizolles, Duret, 2006, p. 78).

Ce détour par la littérature en sociologie et anthropologie du sport conforte l'idée selon laquelle l'humour est susceptible de constituer un révélateur pertinent des logiques sociales à l'œuvre dans les groupes de sportifs. La place au sein de ce dernier doit être construite et maintenue ; elle semble dépendre de la capacité des prétendants à saisir et maîtriser des codes culturels spécifiques, puis à faire preuve d'un certain « sens du jeu comique » permettant de choisir les bonnes cibles et d'éviter les impairs. Par ailleurs, la prudence interprétative s'impose et requiert un adossement empirique consistant, afin d'être en mesure de faire preuve de nuance lors de l'analyse de processus interactionnels qui se caractérisent par une certaine subtilité.

Encart méthodologique

Les matériaux mobilisés dans le cadre de cet article proviennent d'une enquête abordant le rapport au risque des usagers des *snowparks* (Reynier *et al.*, 2019). Menée dans une perspective préventive (avec le soutien de la Fondation MAIF), celle-ci a révélé un jeu singulier autour de la manière de se « chamberer » et se « charrier », que nous proposons ici d'approfondir. De fait, nous nous situons dans une perspective proche de celle de Le Lay et Pentimalli (2013), qui ont vu le thème de l'humour en situation de travail « surgir » et s'imposer à eux lors d'enquêtes de terrain ayant initialement un autre objectif. À l'aune de cette problématique renouvelée, nous avons procédé à une exploitation secondaire de l'ensemble des données qualitatives recueillies au sein de stations de sports d'hiver situées dans les Alpes du Nord françaises, au cours de deux saisons hivernales. Moins pertinent pour appréhender l'objet ici étudié, le versant quantitatif de l'étude initiale a été délaissé. Dix-huit journées d'observations *in situ* ont été réalisées à différentes périodes de la saison dans six stations iséroises aux profils différenciés (taille, fréquentation, profil de la clientèle, etc.). La grille d'observation utilisée s'attachait à relever trois éléments principaux : l'organisation physique du lieu, le type de pratique et de pratiquants, les déplacements dans le *snowpark* et l'utilisation de l'espace par les pratiquants. Ces observations directes ont été agrémentées de micro-entretiens directement rapportés aux comportements relevés : les personnes présentes lors de nos observations ont ainsi été occasionnellement questionnées sur les usages observés. Lors de ces interactions, le vécu de pratiquants de sports d'hiver des membres de l'équipe de recherche a facilité la saisie d'enjeux spatiaux, culturels et sécuritaires. En particulier pour une chercheuse qui fut non seulement témoin privilégié de l'émergence de formes alternatives de pratique des sports de montagne, mais aussi membre engagée de communautés de glisse dissidentes. Les données ethnographiques ainsi collectées ont été combinées à 43 entretiens d'une durée moyenne d'une heure (huit auprès d'acteurs de l'aménagement et de la gestion des *snowparks* et 35 auprès de pratiquants aux profils diversifiés). Pour ces derniers, la grille d'entretien ciblait leurs critères de choix des *snowparks*, l'organisation de la journée, le type de pratique, leurs aspirations, ou encore des éléments centraux du milieu (codes et rituels). Plus spécifiquement, les représentations du risque en *snowpark*, la gestion des dangers et le vécu accidentel des pratiquants étaient systématiquement abordés. L'ensemble des entretiens a été enregistré puis intégralement retranscrit. Pour cet article, ce corpus a fait l'objet d'une analyse secondaire de contenu, orientée vers les

différents usages du rire et les échanges humoristiques entre personnes fréquentant les *snowparks*.

Sans prétendre couvrir l'ensemble de situations éminemment plurielles, ni tout ramener à une logique fonctionnaliste *stricto sensu*, nous détaillons ci-dessous les significations et fonctions des plaisanteries et moqueries à nos yeux les plus marquantes, en précisant qu'elles sont entremêlées. Pour ce faire, nous articulons matériaux empiriques et écrits de sciences sociales prenant spécifiquement pour objet l'humour. Outre son caractère subversif (Duvignaud, 1999 ; Pasqueron de Fommervault, 2012), voire émancipateur (Le Lay et Pentimalli, 2013), le rire a notamment été appréhendé comme un moyen de composer avec le risque, en le banalisant ou en en faisant un ingrédient de mécanismes de défense collective (Couvry, 2016 ; Dejours, 1988). Charaudeau (2013) et Ink (2016) abordent pour leur part l'humour comme moyen pour développer le sentiment d'appartenance au groupe, qu'il soit utilisé pour discréditer ceux qui n'en font pas partie, ou, au contraire, renforcer l'inclusion entre-soi.

Un élément de l'ambiance et de la quête d'excitation en snowpark

Suite à l'occurrence d'une chute, la façon de « chamber » la plus immédiatement perceptible consiste en des rires et/ou commentaires plus ou moins sonores, sans qu'un message clair soit nécessairement et/ou explicitement exprimé.

« Des fois ça se marre dans les parks, t'entends un gros "Oh... !" parce qu'il y en a qui se mettent des gros crashes. Enfin, ça reste... C'est pas méchant » (pratiquant de niveau confirmé)

Ces réactions sont variées, allant de l'amusement discret à l'hilarité partagée, inscrits dans une forme de connivence ludique (Charaudeau, 2006). C'est dès lors la situation, autant que la victime de la chute, qui constitue la faille exploitée pour enclencher le processus comique. Vu sous cet angle, il s'agit moins de produire un jugement que de formaliser le lien entre pratiquants : pour le formuler autrement, tout le monde chutant, autant en faire une source d'émotions collectivement partagées. Charaudeau (2006) parle du reste de l'acte humoristique comme d'un enjouement pour lui-même, à travers la fusion émotionnelle (située ici à l'échelle du collectif) dont chacun sera un jour ou l'autre le destinataire. Dans bien des cas, les réactions sont différées dans le temps, s'observant lorsque les spectateurs et la personne ayant chuté se croisent au sein du *snowpark*. La relative bienveillance entourant ces processus d'interaction est soulignée par une large majorité d'interviewés.

« En fait y'a peu de moquerie directe parce que les distances elles sont souvent, enfin on ne se crie pas dessus à travers le park, mais quand tu rattrapes l'autre et que tu le connais bien tu peux te foutre de sa gueule. Mais en vrai, c'est jamais méchant » (pratiquant de niveau confirmé)

Ce spectacle fait écho à la quête d'excitation : selon Elias et Dunning (1994), éprouver intensément des émotions constitue un besoin fondamental qui dicte bien des conduites tournées vers les expériences propices à ce ressenti, si possible partagé pour en accroître la vivacité. L'exploitation du caractère humoristique des chutes en *snowpark* peut être considérée comme un composant de la quête d'excitation des personnes qui fréquentent ces espaces.

« Y'a personne qui se prend vraiment au sérieux, du coup on peut titiller, c'est clairement ça. Enfin, c'est quand même une ambiance un peu... festive quoi, tout le monde est là pour passer un bon moment. Ça fait partie de la bonne ambiance, d'en rire » (pratiquant expert)

Toutes les chutes ne prêtent cependant pas à rire. Les plus spectaculaires (par la violence de l'impact ou leur caractère aérien), et plus largement celles qui sont identifiées comme étant susceptibles de générer de la « casse », engendrent généralement un laps de temps d'inquiétude, dans l'attente d'une confirmation que la victime se porte bien. A la quête d'excitation s'ajoute ici une fonction de soulagement, le rire permettant d'évacuer la tension accumulée.

Compte-rendu d'observation : *suite à une lourde chute après une mauvaise réception sur un gros kicker, les amis d'un pratiquant se précipitent pour savoir s'il va bien. Il reste au sol quelques minutes, semblant sonné ; on l'aide à évacuer la zone de réception puis à s'asseoir en bord de piste, où il restera 30 minutes. L'effet comique est limité et de très courte durée. Ce n'est qu'une fois les secours passés, les premiers soins effectués et l'absence de gravité avérée que la remémoration de la situation prêter à sourire, puis à rire...*

Une forme de subversion

La pratique du *freestyle* se situe dans la lignée culturelle de la pratique du *snowboard* (Reynier et al., 2014) qui est venu bousculer, en station, les conventions établies (Corneloup, Soulé, 2007) en usant notamment de la provocation, de la dérision et de l'humour. Car le rire revêt un caractère subversif (Duvignaud, 1999). Au regard du caractère accidentogène des *snowparks*, il peut paraître choquant de s'amuser de situations à l'issue potentiellement traumatisante. Pourtant, cela entre en résonance avec la mise en cause sous-jacente de normes sociales et de comportements prescrits incitant à être précautionneux et à préserver son intégrité corporelle. Vu sous cet angle, pratiquer une activité faisant une place centrale à la chute (et à ses corollaires, la douleur et la blessure) constitue déjà une forme de déviance vis-à-vis de l'injonction contemporaine à la préservation de sa santé. Rire de l'exposition au danger donne la permission collective de sortir d'un cadre généralement admis, en faisant fi de standards normatifs et d'objectifs d'efficacité (Pasqueron de Fommervault, 2012). Dans cette perspective, rire des chutes dans un entre-soi exprime une certaine liberté de pensée, un état d'esprit qui s'appuie sur la connivence entre partenaires (Bouquet, Riffault, 2010). Occasionnellement, il se mue en encouragement à s'exposer, à travers une valorisation de la chute qui devient un ingrédient constitutif du spectacle et de la performance.

Compte-rendu d'observation : *70 à 100 personnes sont présentes pour ce contest nocturne ouvert à tout pratiquant, sans inscription préalable. Les runs s'enchaînent. Thibault, auteur de ce que le speaker a qualifié de « la plus belle chute », est venu se présenter au public à la demande de ce dernier. Il sera le seul, lors de la soirée, à avoir cet honneur. Cette chute a d'ailleurs été primée et Thibault repartira avec un des plus beaux lots : une veste flambant neuve.*

Cette reconnaissance de la « plus belle chute » contribue à affirmer l'ordre des choses sur le *snowpark* : en lieu et place d'une aseptisation qui tend à se généraliser, est rappelée la volonté de s'opposer à cette injonction sécuritaire, de ne pas « rentrer dans le rang ». La chute, non seulement valorisée, devient une forme alternative de jugement se basant sur des préceptes normatifs permettant de juger de sa « beauté ». Dans les *snowparks*, le choix de ce qui est risible manifeste donc une distance par rapport à l'institué et contribue à décaler le regard (Duvignaud, 1999). Comme l'ont montré Le Lay et Pentimalli (2013) dans différents univers professionnels, l'humour et le rire subversifs ouvrent des brèches, produisent des marges de liberté en opposition à l'organisation normative.

Relativisation des enjeux corporels et dénégation de la douleur

La dédramatisation de la chute constitue une autre fonction des plaisanteries. La mise à distance s'opère cette fois vis-à-vis du danger et de la douleur. Il s'agit de désacraliser la situation (Couvry, 2016), en insistant sur la dimension ludique collective, et en estompant, ce faisant, la prégnance des enjeux corporels. La culture *freestyle* intègre la résistance à la douleur et en atténue l'âpreté : on apprend à composer avec ce fait plus ou moins inéluctable, selon les formes communes du lien subculturel et en répondant aux attentes du groupe (Le Breton, 2012) ; lequel, en l'occurrence, fait une large place au rire dans ce processus de minimisation des risques. Cette relativisation de la douleur permet sa mise à distance, la continuation du « spectacle » et le rappel des normes de groupe.

Compte-rendu d'observation : *un contest rassemble 40 participants, des « locaux » pour l'essentiel. C'est une session d'improvisation, sans ordre de passage ni dossard, chacun passant quand il le souhaite et allant ensuite donner son nom aux membres du jury. Le speaker incite à la surenchère acrobatique et à l'engagement. L'ambiance bon enfant n'empêche par les railleries. Les chutes de ceux qui sont en train de « rider » font systématiquement l'objet de moqueries centrées sur la dénégation de la douleur et non sur le fait d'avoir raté une figure. Le niveau technique du pratiquant n'est jamais critiqué. Se dégage une valorisation très prononcée du « casse cou » : de façon récurrente, on entend « même pas mal ! » ; le speaker crie « Joyeux Noël » après la grosse gamelle d'un pratiquant. Un jeune d'une douzaine d'années se lance avec un poignet dans le plâtre, et le speaker valorise l'exploit...*

Grâce à sa connaissance des registres humoristiques, ce *speaker* acculturé à la *subculture* du *freestyle* participe pleinement à l'élaboration des stratégies de défense collective (Dejours, 1988) qui visent à surmonter la peur en faisant du risque un « impensé ». Il les rappelle de manière à la fois explicite (valorisation de l'exploit) et implicite (la chute fait partie de la fête).

« C'est comme dans le skate, vraiment, la douleur c'est dans toutes les vidéos, tu vois les mecs tomber, tomber et se relever (...) ça fait vraiment partie du truc et on le retrouve aussi pas mal dans les snowparks (...) Et puis il y a douleur et douleur. Si le mec juste il se relève et il rigole de lui-même, ça permet de rire avec lui. S'il n'a pas le bras cassé c'est bon (...) Je dirais que c'est quand même un esprit un peu con où les mecs, c'est pas qu'ils sont contents de se faire mal, mais... Ils se relèvent et je vais récupérer de mon trick et même si je suis tout en sang c'est cool quoi » (pratiquant de niveau confirmé)

Dans un milieu masculin tel que celui des *snowparks*, ne pas être trop précautionneux, nier la douleur et exhiber ses « cicatrices » fait écho à l'idéologie de la « virilité sociale », basée sur deux principes : un homme doit prouver qu'il est capable de braver la peur et qu'il ne ressent pas la souffrance ; il ne doit pas l'exprimer et donc être capable de l'endurer sans rien dire (Duarte, Gernet, 2016). Dans les *snowparks*, les jeunes femmes semblent se situer sur un registre comparable ; en pénétrant des groupes masculins, elles adoptent des pratiques et postures virilistes pour « se couler » dans le collectif et ses défenses.

« Ne pas casser l'ambiance » est un autre credo récurrent. Cela signifie également qu'il est nécessaire de faire avec la douleur, quitte à devoir « serrer les dents » et à ne pas faire grand cas de sa personne pour que la « fête » continue. L'enjeu est aussi de ne pas déstabiliser les défenses collectives (au sein desquelles l'humour joue à plein) en se plaignant ou en énonçant explicitement ses peurs. Le rire fait ainsi partie des pratiques mises en œuvre par les individus pour lutter contre la souffrance – en l'occurrence, la peur – et pas seulement la douleur. Tester l'humour des prétendants sert à jauger leur résistance à l'échec et leur capacité à incorporer les stratégies défensives utiles au collectif.

« Si à chaque fois qu'on prend une chute tout le monde est là à s'inquiéter, ça commence à faire peur quoi. Alors que si tu te prends une petite réflexion rigolote ça peut, comment dire... dédramatiser » (pratiquant expert)

Le rire procure aussi un soulagement en rendant possibles l'expression et le partage face aux désagréments et frustrations (Le Lay et Pentimalli, 2013). Comme évoqué *supra*, outre la question de la douleur, il s'agit de résister à la souffrance, élargie à la peur, la gêne, voire la honte de ne pas savoir faire. Intégrer la communauté *freestyle* nécessite donc d'endurer non seulement la douleur, mais aussi l'échec. L'humour participe ainsi du déni du danger (physique) en empêchant la souffrance (psychique) d'émerger (rire et « faire le clown » plutôt que se morfondre).

L'humour comme support à la fois d'inclusion et d'exclusion

La raillerie peut aussi avoir pour fonction de se différencier, ce qui peut impliquer un jugement négatif destiné à discréditer la cible (Charaudeau, 2013). Dans les quartiers populaires, Lepoutre (1997) a repéré la figure du « bouffon » accolée aux jeunes qui se trouvent à l'écart de la culture de la rue et méconnaissent les codes relationnels ; caractérisés négativement, ces individus sont maintenus à l'extérieur du groupe. Dans les *snowparks*, c'est le « touriste » ou le « Parisien » qui fait l'objet de cette forme de dévalorisation. Par la moquerie s'exprime alors une farouche intention de ne pas être assimilé à ces *outsiders*, et de souligner le fossé qui sépare les vrais *freestylers* (les *insiders*) des pratiquants *lambda*.

« C'est pas vraiment de la moquerie, c'est juste, on rigole un peu avec eux, c'est les « Parisiens » (...) quand on les voit faire on rigole (...) c'est parce qu'en fait on a un petit délire avec les Parisiens, c'est marrant, enfin, c'est pas méchant, c'est gentillet. On ne sait même pas si c'est des Parisiens, mais à leur tenue et à leur façon de skier... » (pratiquant de niveau moyen)

Pour autant, ces amusements donnent rarement lieu à des altercations ; il s'agit plutôt de rire entre soi des comportements des « pinpins », tout en les ignorant. L'humour marque ici l'exclusion de la personne moquée [8] tout en renforçant l'inclusion des personnes dans la confidence (Ink, 2016).

« Les Parisiens on leur parle pas, on se moque pas d'eux directement, on s'en moque entre nous : on dit regarde le pinpin, il a laissé les genoux sur la table ! On les ignore (...) En fait, souvent on n'a pas vraiment de contact avec eux, ils se boîtent tous, ils rigolent et ils avancent, t'as pas envie non plus de niquer ton run pour ces gars-là et leurs courir après et de leur dire... Enfin je sais pas, tu les laisses dans leur merde quoi » (pratiquant de niveau confirmé)

« Il y a beaucoup moins d'empathie pour les mecs qui n'ont pas les mêmes codes que toi. Là y'a un côté tu sais,

c'est les Parisiens en jean et en patinette, ils arrivent sur le park et tu sais qu'ils vont se faire mal, déjà ils connaissent pas du tout les règles, les kickers ils vont les prendre avec moitié moins de vitesse, du coup ils vont s'écraser sur le plat. C'est même pas qu'ils vont rater leur trick, c'est qu'en fait ils sont juste cons. J'sais pas y'a peut-être un truc où tu t'assimiles pas du tout à eux parce que la culture... Enfin je sais pas, ils font pas partie de la famille, tu vois. Ils sont pas habillés comme toi, ils connaissent pas les codes. Du coup tu t'en fous un peu. Là du coup, là ouais c'est un peu de la moquerie » (pratiquant de niveau confirmé)

Ces formes de moquerie fondées sur la démarcation exigent une absence de riposte, car elles traduisent une asymétrie. Cependant, l'enjeu n'est pas tant de souligner un fossé que de créer de la connivence, dans la reconnaissance simultanée de la distance qui sépare les moqueurs du moqué. « *Le partage du rire entre les moqueurs concrétise l'acceptation par chacun d'eux de l'écart que la moquerie institue ou met en évidence* » (Pelen, 1988, p. 9). L'agressivité qui se dégage des propos de certains *insiders* à propos des « touristes » ne résulte pas d'une simple mise à distance, mais exprime le rejet de ceux qui enfreignent les codes nécessaires à la survie d'un territoire permissif d'expression. En ne respectant pas les usages légitimes des *snowparks*, ceux qui sont désignés comme tels symbolisent aux *freestylers* leur « dépossession ». Par ailleurs, en ayant des comportements que les *freestylers* perçoivent comme dangereux, ils rendent la confrontation au danger bien réelle et font obstacle à sa dénégation.

À l'inverse, les taquinerie à l'égard des membres de son propre groupe sont à considérer comme des facteurs d'inclusion, voire d'encouragement. L'enjeu semble souvent être de « faire passer la pilule », en dépit de la douleur ou de l'éventuelle humiliation ressenties, car devenir un bon *freestyler* nécessite un vécu accidentel consécutif ; on ne peut prétendre devenir un pratiquant de niveau respectable sans s'exposer au danger lors de *tricks* de plus en plus élaborés.

« C'est pas de la moquerie, c'est plus tu vois ton pote tomber, y'a un peu de surprise et si il se relève vite et que tu vois qu'il s'est pas fait mal c'est plutôt en encouragement, en mode vas-y on repart, t'es tombé mais ça fait partie du truc, on est tous passé par là » (pratiquant de niveau confirmé).

Chambrer consiste dès lors à relativiser la chute, mais aussi, dans une certaine mesure, à piquer l'orgueil de la personne concernée pour qu'elle s'attache à répéter ses efforts et « passer le *trick* » en question. Il s'agit en fait moins de dénigrer que d'être constructif.

« Du chambrage y'en a toujours un petit peu mais c'est plus pour pousser les copains à réussir leurs tricks. Y'a vraiment jamais de chambrage méchant. On l'utilise pour pousser nos collègues à sortir de leur zone de confort, les piquer un peu, leur dire allez... Au contraire c'est bienveillant, pour mettre de la confiance en lui, qu'il se dise « ah ouais c'est vrai je peux le faire quoi ». En fait on titille un peu son égo pour qu'il ait envie de repartir et de le remettre mieux » (pratiquant expert)

On comprend dès lors pourquoi le « chambrage » va également dépendre des niveaux de pratique. En effet, les messages d'inclusion et d'encouragement qu'il comporte impliquent qu'il s'adresse à des pratiquants de niveau inférieur ou similaire, ou à des amis. Taquiner un plus fort que soi serait déplacé, puisque c'est à ce dernier qu'il appartient de délivrer ce type de message et non l'inverse.

« C'est vrai qu'on va rigoler de nos égaux ou moins forts que nous mais pas des plus forts. En fait tu connais ses capacités, tu sais de quoi il est capable, tu sais c'est un peu toujours les mêmes qui sont dans le park, donc y'a une espèce de réputation qui suit. Se moquer alors ce serait malvenu, et puis t'a toujours envie de te faire bien voir » (pratiquant de niveau confirmé)

Se dessinent finalement deux types de moquerie. D'une part, celle qui assimile et intègre, renvoyant à la définition qu'en donne Bourdieu (1979, p. 204) : « *art de moquer les autres sans les fâcher, par des railleries ou des injures rituelles qui sont neutralisées par leur excès même et qui, supposant une grande familiarité (...) sont en fait des témoignages d'attention ou d'affection, des manières de faire valoir sous apparence de débiter, d'assumer sous apparence de condamner* ». D'autre part, celle qui a inversement pour fonction de rejeter ou différencier.

L'humour constitue donc un indicateur du degré d'intégration au groupe et un moyen d'attribuer de la reconnaissance. Le nouveau venu doit montrer qu'il a appris à se conformer à la culture humoristique (Le Lay, Pentimalli, 2013). Cette logique va de pair avec un travail parfois intense de distinction collective et de définition de frontières vis-à-vis des éléments perçus comme extérieurs au groupe.

L'acceptation de la moquerie

Comme déjà évoqué, l'omniprésence des chutes tend à réduire la portée de chacune d'elles. Cette banalisation tend également à atténuer leur potentiel éventuellement burlesque [9], d'une part parce que chaque pratiquant anticipe leur survenue, et, d'autre part, parce que faire de chaque chute un événement porterait atteinte à la raison d'être des *snowparks*. Le rire en *snowpark* reste de plus bon enfant et fait rarement violence, ne serait-ce qu'en vertu de la réciprocité soulignée *supra*. Le *freestyle* est cependant une pratique basée sur le regard de l'autre et la mise en scène, qui renvoie à l'aisance des pratiquants, à l'esthétique des figures qu'ils réalisent et donc à leur maîtrise ; mais aussi à l'attribution de statut et de prestige au sein de la communauté. Dès lors, il convient de ne pas minimiser le poids des regards extérieurs qui pèsent sur les prestations des pratiquants, sans être forcément directement lié à la crainte de se ridiculiser ou de faire l'objet de moqueries. Il arrive cependant que des pratiquants cherchent à se soustraire à la pression que produisent des observateurs manifestement « chambreurs ». Le groupe de pairs peut alors offrir une protection à travers les moqueries bienveillantes. S'opère alors un recentrage qui permet le partage collectif, la connivence et la préservation, dans une certaine mesure, de la moquerie des autres.

« *En groupe, on se concentre plus sur nos potes, enfin le regard des autres extérieurs au groupe de potes, ça nous est moins important alors que tout seul, ça joue beaucoup plus, enfin moi, je le ressentais beaucoup plus* » (pratiquant débutant)

Il convient donc de ne pas négliger l'impact des moqueries sur les comportements de certains pratiquants ; bien que systématiquement décrites comme ne portant pas à conséquence et s'opérant avant tout sur le mode du jeu, elles sont susceptibles de générer des formes de retrait.

« *Des fois les gens ils font ah regarde le, il fait le malin tout ça, alors que c'est juste pour s'amuser, mais des fois, y'en a qui se foutent de ta gueule parce que tu t'prends une grosse boîte. Et c'est un peu chiant. Surtout quand tu sais que tu peux le mettre. Quand tu le rates parce que t'essaies, limite, tu t'en fous.* » (pratiquant de niveau moyen)

Conclusion

De prime abord, la plupart des chutes en *snowpark* revêtent un caractère burlesque, constituant par là même un levier déclencheur du rire et ouvrant la possibilité d'innombrables railleries. Or, si quelques manifestations outrancières émaillent effectivement le quotidien de ces espaces, une attention plus soutenue à ce qui s'y déroule révèle que ce comique de la situation [10] est loin d'être systématiquement prétexte à plaisanterie. La récurrence des non-événements que sont les chutes n'est pas seule explicative. Les exploitations humoristiques qui en sont faites sont légion, mais elles prennent des formes plurielles et moins superficielles, épousant un certain nombre de codes et d'usages ayant cours au sein de la subculture du *freestyle*. De fait, ces rituels humoristiques nécessitent une socialisation pour être intégrés et compris, et l'ensemble constitue un système d'interactions relativement complexe.

La moquerie est bien présente, ciblant notamment les *outsiders* à l'encontre desquels une forme d'ostracisme a déjà été relevée au sein des *snowparks*. Mais le registre privilégié au sein des collectifs d'habitues s'apparente plutôt à de la taquinerie entre-soi et semble viser des objectifs spécifiques. La diversité des situations et les usages protéiformes de l'humour dans les *snowparks* incitent en tout état de cause à la prudence interprétative.

En dépit de la forte exposition aux regards extérieurs, peu de pratiquants évoquent la crainte de perdre la face en cas de chute. Les rires et railleries sont en fait rarement des actes menaçant la face (Goffman, 1973) ; au contraire, il s'agit, dans une large mesure, de manières de créer du lien, de composer avec le risque et d'encourager les pratiquants. Un travail efficace de préservation de la face des victimes de chutes se produit, et du reste, les interviewés soulignent presque systématiquement l'absence de méchanceté de leurs taquineries ; il est aussi apparu que certains pratiquants occasionnels sont perçus comme ne valant tout simplement pas la peine d'être considérés.

Ainsi, la stimulation ludique, la relativisation de la douleur et l'encouragement semblent prendre le dessus au sein des cercles de pratiquants réguliers ; la perte de dignité de la personne, caractéristique centrale du

burlesque, est plutôt évitée que scrutée et exploitée pour mettre délibérément en difficulté les victimes de chutes. Là aussi, préserver la face de l'autre semble être un enjeu fort pour que l'activité conserve du sens. Suite à l'occurrence d'une chute, les petites provocations évoquées opèrent comme des réparations permettant de relativiser l'ampleur de l'incident, de souligner son caractère ordinaire et normal. En s'exposant au ridicule, chacun compte finalement sur le tact des autres pour dédramatiser la scène qui se joue ; tout en étant susceptible d'être loué pour son courage, sa ténacité et l'intensité de son engagement corporel.

Bibliographie

Beal Becky, Weidman Lisa (2003), « Authenticity in the skateboarding world », dans *To the extreme. Alternative sports, inside and out*, Rinehart Robert, Sydnor Synthia (dir.), Albany, State University of New York, pp. 337-352.

Booth Douglas (2003), « Expression sessions. Surfing, style and prestige », dans *To the extreme. Alternative sports, inside and out*, Rinehart Robert, Sydnor Synthia (dir.), Albany, State University of New York, pp. 315-333.

Bouquet Brigitte, Riffault Jacques (2010), « L'humour dans les diverses formes du rire », *Vie sociale*, 2, 2, octobre 2010, pp. 13-22.

Bourdeau Philippe (2008), « Les défis environnementaux et culturels des stations de montagne. Une approche à partir du cas français », *Téoros*, 27, 2, juin 2008, pp. 23-30.

Bourdeau Philippe, Lebreton Florian (2003), « Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression. : Exploration liminologique ». *EspacesTemps.net*, octobre 2013, [en ligne]. <http://www.espacestemp.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression>

Bourdieu Pierre (1979), *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit.

Bromberger Christian (2000), « Du but contre son camp à l'erreur d'arbitrage : les talons d'Achille des footballeurs et de leurs juges », dans Rousseau Dominique, Morvan Michel, *L'erreur*, Paris, Odile Jacob, pp. 17-38.

Brooks Alison, Evans Michael, Rivara Frederick (2010), « Evaluation of skiing and snowboarding injuries sustained in terrain parks versus traditional slopes », *Injury Prevention*, 16, 2, avril 2010, pp. 119-122.

Charaudeau Patrick (2006), « Des catégories pour l'humour ? », *Questions de communication*, 10, 2, décembre 2006, pp. 19-41.

Charaudeau Patrick (2013), « L'arme cinglante de l'ironie et de la raillerie dans le débat présidentiel de 2012 », *Langage & Société*, 146, 4, novembre 2013, pp. 35-47.

Corneloup Jean (1997), « Risques, opinion publique et pratiques d'escalade », *Sociétés*, 55, pp. 23-40.

Corneloup Jean, Bourdeau Philippe, Mao Pascal (2005), « La culture, vecteur du développement des territoires sportifs et touristiques », *Montagnes méditerranéennes*, 22, pp. 7-20.

Corneloup Jean, Soulé Bastien (2007), « La gouvernance sécuritaire dans les stations de sports d'hiver françaises », *Espaces & Sociétés*, 128-129, juin 2007, pp. 135-150.

Couvry Camille (2016), « L'humour dans les coulisses des concours de beauté. Que fait l'autodérision au genre de la miss ? », *Socio-anthropologie*, 34, 2ème semestre, pp. 171-186.

Cubizolles Sylvain, Duret Pascal (2006), « Les sports et leurs rires », *Movement & Sport Sciences*, 58, 2, pp. 67-79.

Dejours Christophe (dir.) (1988), *Souffrance et plaisir au travail, l'approche par la psychopathologie du travail* (tome 1), Paris, Éditions PSY.

De Léséleuc Éric (2004), « Rock climbing and territory : symbolic processes in the appropriation of a public space », *Journal of Alpine Research*, 92, 4, décembre 2004, pp. 95-103.

Donnelly Peter, Young Kevin (1988), « The construction and confirmation of identity in sport subcultures », *Sociology of Sport Journal*, 5, 3, pp. 223-240.

Duarte Antoine, Gernet Isabelle (2016), « Héroïsme et défenses chez les pisteurs/euses secouristes », *Travail, genre et sociétés*, 36, novembre 2016, pp. 97-113.

Dufour Annie-Hélène (1988), « Le rire des chasseurs : quelques exemples provençaux », *Le monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, 16, 3-4, 3ème et 4ème trimestres 1988, pp. 95-108.

Duret Pascal (2001), *Sociologie du sport*, Paris, Armand Colin.

Duvignaud Jean (1999), *Rire, et après. Essai sur le comique*, Paris, Desclée de Brouwer.

Elias Norbert, Dunning Eric (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

Goffman Erving (1973), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit.

Goffman Erving (1974), *Les Rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit.

Heino Rebecca (2000), « New Sports : What is so Punk about Snowboarding ? », *Journal of Sport and Social Issues*, 24, 2, mai 2000, pp. 176-191.

Hourcade Nicolas (2021), « Les supporters peuvent-ils faire preuve d'humour ? » dans Jean-Marc Baud, Vincent Bierce et Raphaël Luis (dir.), *Mythologies sportives d'aujourd'hui. Le football et ses langages*, Paris, Hermann, pp. 209-225.

Hugedet Willy, Marsac Antoine (2020), « Le *painkiller* : une embarcation miniature pour s'initier au kayak ludique ? », *Sciences Sociales et Sport*, 16, 2, juillet 2020, pp. 89-105.

Humphreys Duncan (1997), « Shredheads Go Mainstream ? Snowboarding and Alternative Youth », *International Review for the Sociology of Sport*, 32, juin 1997, pp. 147-160.

Ink Marion (2016), « Plaisanteries d'initiés. Définition et usages », *Réseaux*, 197-198, 3, juin 2016, pp. 253-278.

Le Breton David (2012), *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié.

Le Lay Stéphane, Pentimalli Barbara (2013), « Enjeux sociologiques d'une analyse de l'humour au travail : le cas des agents d'accueil et des éboueurs », *Travailler*, 29, 1, avril 2013, pp. 141-181.

Lepoutre David (1997), *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

Lestrelin Ludovic (2020), « Par le détour de l'humour », *Terrain*, décembre 2020, [en ligne].
<http://journals.openedition.org/terrain/20858>

Mongin Olivier (2002), *Éclats de rire. Variations sur le corps comique*, Paris, Le Seuil.

Pasqueron de Fommervault Inès (2012), *Je ris donc je suis. Le rire et l'humour au carrefour de deux processus identitaires : socialisation et individuation*, Mémoire de Master en Anthropologie sociale et ethnologie, Aix-Marseille Université.

Pelen Jean-Noël (1988), « De la moquerie et de ses états », *Le monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, 16, 3-4, 3ème et 4ème trimestres 1988, pp. 7-20.

Raulin Anne (2001), *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin.

Reynier Véronique, Soulé Bastien, Pabion-Mouriès Johanne (2018), « Profils socio-démographique et sportif des usagers des snowparks dans les stations de montagne des Alpes françaises », *Leisure/Loisir*, 42, 2, mars 2018, pp. 149-162.

Reynier Véronique, Soulé Bastien, Pabion-Mouriès Johanne (2019), *Du freestyle aux snowparks. Evolution du public, des pratiques et du rapport au risque*, Grenoble, PUG.

Reynier Véronique, Soulé Bastien, Pabion-Mouriès Johanne (2020), « Skiing and Snowboarding Injuries in Snowparks : a Study based on self-reported Practitioners' Statements ». *Wilderness & Environmental Medicine*, 31, 2, juin 2020, pp. 181-187.

Reynier Véronique, Soulé Bastien, Pabion-Mouriès Johanne (2022), « Snowpark users' multi-faceted relationship with risk », *European Journal for Sport and Society*, 19, 2, février 2022, pp. 170-189.

Reynier Véronique, Vermeir Kévin, Soulé Bastien (2014), « Social representations of risks among winter sports participants : a focus on the influence of sports practice and style in the French Alps », *Sport in Society*, 17, 6, février 2014, pp. 736-756.

Reynier Véronique, Chantelat Pascal (2005), « Les comportements territoriaux des pratiquants des stations de sports d'hiver », *Loisir & Société*, 28, 1, pp. 49-66.

Rinehart Robert, Sydnor Synthia (2003), *To the extreme. Alternative sports, inside and out*, Albany, State University of New York.

Soulé Bastien, Corneloup Jean (2007), *Sociologie de l'engagement corporel. Risque sportif et pratiques de l'extrême dans les sociétés contemporaines*, Paris, Armand Colin.

Stranger Mark (1999), « The aesthetics of risk. A study of surfing », *International Review for the Sociology of Sport*, 34, 3, septembre 1999, pp. 265-276.

Vermeir Kévin, Reynier Véronique (2008), « Le risque sur les domaines skiables alpins. Relations entre sport pratiqué et représentations sociales des pratiquants », *Movement & Sport Sciences*, 64, 2, pp. 69-81.

Wheaton Belinda, Beal Becky (2003), « Keeping it real. Subcultural media and the discourses of authenticity in alternative sports », *International Review for the Sociology of Sport*, 38, juin 2003, pp. 155-176.

Wheaton Belinda (2003), « Windsurfing : a subculture of commitment » dans *To the extreme. Alternative sports, inside and out*, Rinehart Robert, Sydnor Synthia (dir.), Albany, State University of New York, pp. 75-101.

Notes

[1] Au-delà des figures acrobatiques réalisées, les *freestylers* mettent en avant l'expression individuelle, notamment par la singularité et la recherche d'un « style à soi ». Les notions de fluidité et d'aisance sont également importantes, couronnant la capacité à réaliser des figures difficiles et/ou risquées sans effort apparent.

[2] Aménagements en bois, neige, métal ou plastique permettant de s'adonner à des sauts, glissades et autres figures acrobatiques (*tricks*). Les modules se déclinent en plusieurs catégories selon leurs formes et usages : modules de saut (tremplins, tables, etc.) ou modules dits à plat (rails, *box*, rampe, etc.).

[3] Prendre du bon temps, profiter, se détendre.

[4] Du verbe *shape* signifiant en anglais façonner, le *shaper* est la personne qui dessine les modules et les entretient au cours de la saison.

[5] Les termes de touristes, « Parisiens » ou « pinpins » sont interchangeable dans les propos des *freestylers* ; utilisés par les « locaux » (vocabulaire qui désigne les *insiders*, ceux qui possèdent les codes subculturels), ils renvoient aux pratiquants catalogués comme tels du fait de leur « dégaine », de leur tenue, ou plus largement de tout ce qui contribue à les situer en décalage vis-à-vis de ces codes. Le niveau technique s'avère par exemple moins central que la connaissance des usages et le respect des règles implicites.

[6] La notion de *subculture* renvoie à un ensemble de valeurs, de représentations et de pratiques propres à un groupe social. Ce terme est préféré à celui de sous-culture, désignant plus ou moins péjorativement des pratiques et produits culturels « bas de gamme », en position d'infériorité par rapport à la culture consacrée (Raulin, 2001). Le terme anglo-saxon exprime de surcroît mieux l'idée de culture souterraine, plus ou moins opaque pour les non-initiés, permettant l'expression de modes de vie particuliers et offrant ainsi un moyen de se distinguer. Le *freestyle*, à l'image d'autres sports alternatifs (Donnelly, Young, 1988 ; Rinehart, Sydnor, 2003 ; Wheaton, Beal, 2003), s'affirme comme une pratique rassemblant des individus autour de valeurs et de pratiques distinctives.

[7] C'est-à-dire se moquer, dénigrer avec humour, susciter le rire aux dépens de quelqu'un « dans un mode d'expression qui oscille entre dérision et agressivité » (Hourcade, 2021, p. 209).

[8] Dufour (1988) évoque, dans les blagues de chasseurs, ces « héros négatifs » (le peureux, l'étranger, le jeune, etc.) dont on tend à s'amuser des comportements inappropriés : « *L'inexpérience, la naïveté, la pusillanimité fournissent des thèmes inépuisables à la verve moqueuse des chasseurs (...) les histoires, en même temps qu'elles fustigent sur un mode humoristique les contre-valeurs qui délimitent le monde des chasseurs (...) en exaltent par contraste ou directement les vertus : courage, ruse, sang-froid, astuce, sens du défi* ».

[9] Le burlesque est un genre comique qui déclenche le rire *via* la perte de dignité du personnage. Ses ressorts sont la chute, la glissade, le coup ou encore la collision. Son caractère visuel et physique ne requiert pas de processus cognitif complexe. Largement mobilisé dans le cinéma muet (Mongin, 2002) et le spectacle vivant, il nécessite souvent un potentiel athlétique (permettant d'« encaisser »), voire de véritables prouesses acrobatiques.

[10] A distinguer du comique de situation, lié à l'incongruité, au malentendu ou encore au quiproquo.